

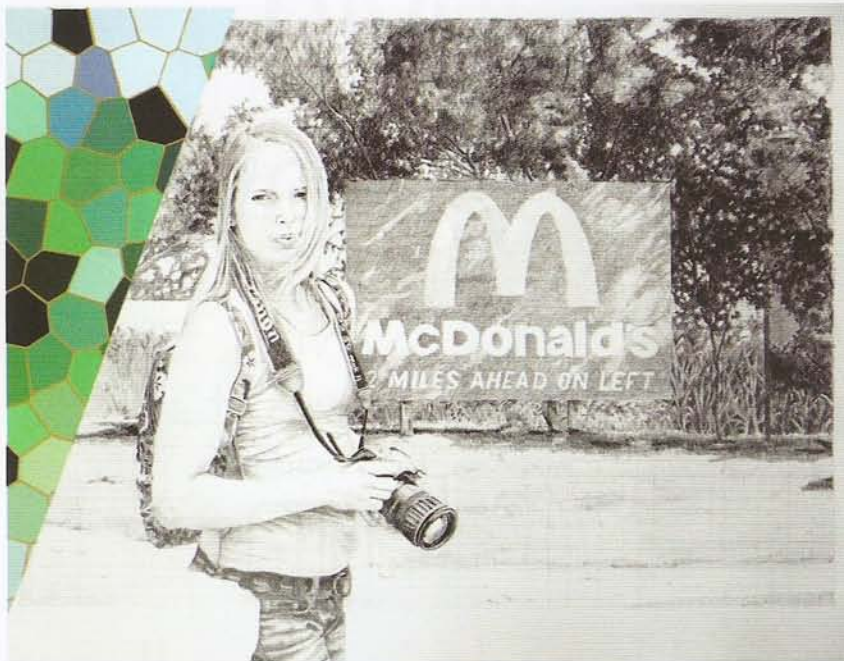


David Lefebvre

“Ceci est un tableau”

Au début du siècle dernier, Marcel Duchamp érigeait un urinoir en œuvre d'art par le seul fait de le renommer. A l'ère numérique, cet artiste grenoblois transforme en tableaux des images insignifiantes... parvenant à faire surgir sur la toile cette inquiétante étrangeté du banal.

Zones non peintes, laissées en blanc ou juste dessinées au trait, parties pixellisées ou cryptées, coulures, bavures ou traces de grille au crayon noir... En pénétrant dans l'atelier de David Lefebvre, au centre-ville de Grenoble, on pourrait croire ces œuvres inachevées. Les scènes représentées, réalistes à première vue, frappent aussi par leur banalité voire leur absence de sujet : un tunnel, une chasse à courre, deux amies à une terrasse de café, un bout de forêt ou un pavillon de banlieue, sur fond de verdure... Tout semble cadré ou croqué à la va-vite, comme ces photos prises avec un téléphone portable sans autre prétention que de fixer l'instant... « *Au départ, je glanais des images un peu partout, dans les magazines, sur Internet. Maintenant je reprends mes propres images retravaillées sur ordinateur* », précise l'artiste.



Advertising, graphite sur papier, 2013.



Petit magazine, huile sur toile, 2004.



Reformuler la réalité

Le problème, ce qui devient troublant, c'est de voir ces images numériques sans intérêt esthétique ou documentaire transposées sur une toile, au dessin et à l'huile. Venant d'un artiste de 33 ans, diplômé de l'école d'Art de Grenoble, à l'âge du 2.0 et de son flux d'images ininterrompu, on pourrait voir là une forme de désespérance. À quoi bon, quand on sait manier la vidéo, la performance, l'installation et tout le vocabulaire propre à l'art contemporain, s'obstiner à reformuler la réalité avec des techniques d'un autre siècle ?

En ne prenant même pas la peine de finir ni de cacher l'envers du décor, David suggère cependant une amorce de réponse ou du moins, nous livre son questionnement. D'accord, la peinture n'aurait plus rien de neuf à exprimer, le figuratif est ringardisé – dans les années 2000 à l'école d'art de Grenoble, c'était plié ! Et pourtant, depuis tout petit, ce petit-fils et frère de peintre a un

besoin irrépressible de dessiner et peindre pour se sentir exister et saisir la réalité qui l'entoure dans toute sa complexité.

Le peintre en abyme

Pour s'en sortir et échapper à la schizophrénie, ce passionné de psychanalyse a donc décidé de se situer hors cadre, en observateur. Les parties inachevées, les zones volontairement floutées sur ordinateur puis reproduites au pinceau, avec le quadrillage pour repère, les accidents et giclures deviennent partie intégrante de l'œuvre, provoquant un sentiment d'étrangeté voire de malaise. « La Caisse à papa », œuvre acquise en 2011 par le Centre national d'arts plastiques et représentant une berline familiale blanche sans signe particulier, devient un objet un peu fantasmagorique avec ses traînées de peinture verte dégoulinant du décor. Dans « Tuning », une variante plus récente de la même scène, la voiture n'est plus qu'une forme subliminale sous la masse

de pixels rouges. Ces masses alvéolées et colorées se propagent de façon inquiétante comme une tumeur, dans ces paysages où des jeunes gens dessinés au trait boivent tranquillement leur canette au soleil, sans se douter de rien... « Ce sont des images où chacun peut se retrouver à un moment. J'essaie de rendre visible ce que l'on ressent inconsciemment dans certaines situations », explique l'artiste.

De Grenoble à New York

Assez rapidement, cette démarche originale séduit des amateurs d'art contemporain. Le critique d'art Stéphane Sauzedde, aujourd'hui directeur de l'école d'art d'Annecy (et fondateur du centre d'art Oui, à Grenoble, hélas fermé en 2012) y voit l'émergence d'un nouveau courant : la « peinture basse déf ». Dès 2005, alors que David Lefebvre sortait tout juste des Beaux-Arts, le collectionneur Gabriel Nallet lui achète une première série d'images, reprises sur un catalogue de bricolage. « A l'époque, la peinture ne m'intéressait pas, je pensais ce médium dépassé. Mais ces images m'ont justement interpellé par leur insignifiance... Des images figuratives mutantes qui recèlent un fort potentiel de mystère. »

En 2008, le jeune artiste décroche ainsi sa première exposition personnelle à la galerie Zürcher à Paris, qui lui a, depuis, organisé une exposition à New York...

« Ça doit faire cinq ans que je vis de ma peinture. C'est une vraie chance de faire ce métier, avec cette position d'observateur, dans la période que nous vivons. Même si demain je devrais peut-être me trouver un autre boulot. »

Pour l'heure, David poursuit sa traversée des images subliminales. Ses dernières productions inspirées d'un périple aux Etats-Unis, laissant une place grandissante au dessin au trait et à ces grosses alvéoles colorées qui cryptent l'image originelle jusqu'à en effacer le sujet, témoignent d'une maîtrise affirmée de sa technique. Libéré de la figure et de son fantasme de copiste, l'artiste nous fait passer peu à peu de l'autre côté du miroir... Du grand art !

■ CAROLINE MÉRICOUR

Du banal au subliminal



La caisse à papa blanche, huile sur toile, 2009.



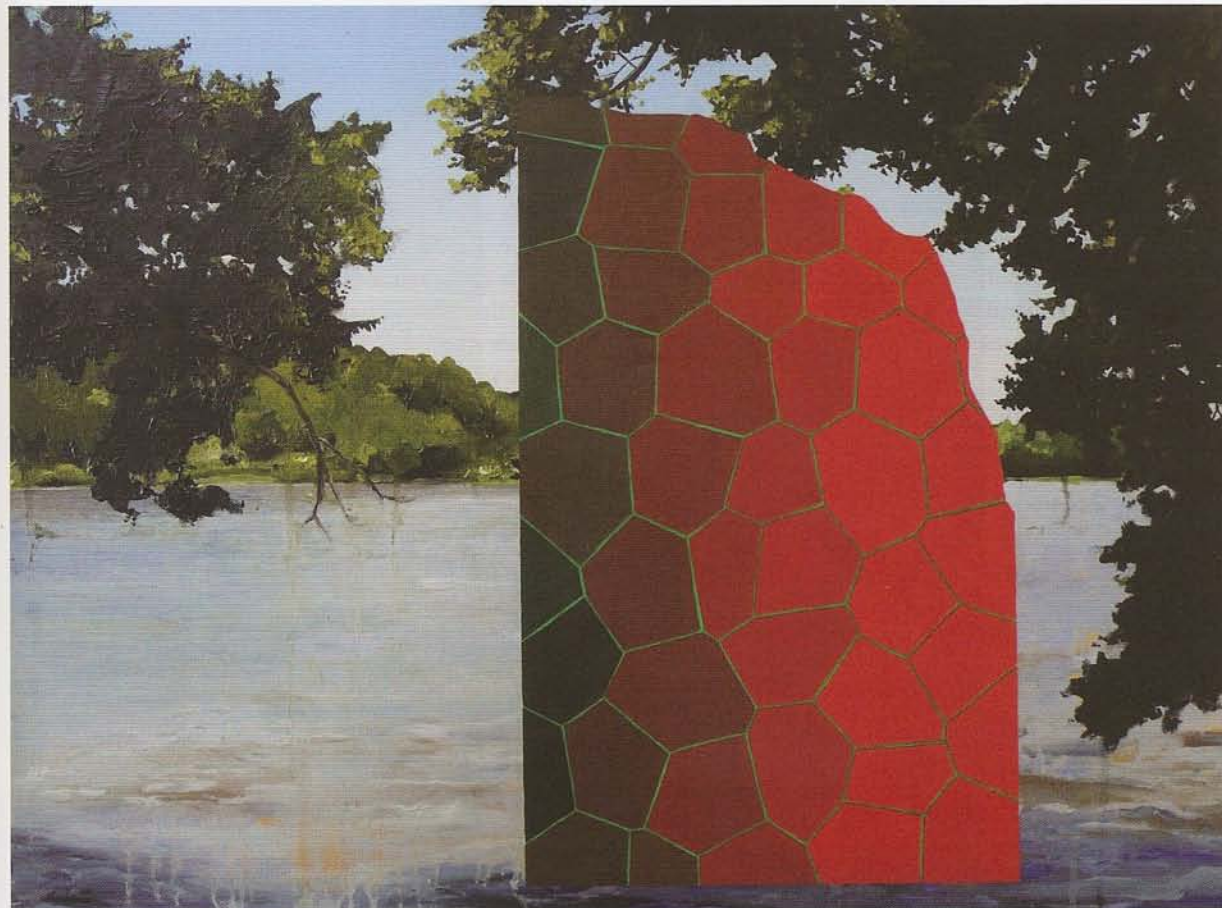
Tuning, huile sur toile, 2013.



Trou du cul du chien, huile sur toile, 2009.



Tunnel, huile sur toile, 2012.



Sans titre,
huile sur toile, 2013.

BIO EXPRESS

- 1980. Naissance en Normandie.
- 1984. Arrivée dans la région, à Echirolles, puis Aiguebelette.
- 2000-2005. Ecole d'Art de Grenoble.
- 2005. Expositions collectives à Berlin, Budapest, Venise.
- 2006. 1^{ère} exposition personnelle, Espace Diffusion 138.
- 2009. "Dans le désordre", galerie Zürcher à Paris.
- 2010. "Très chasse", Zürcher Studio à New York.
- 2011. "Panda pandi", Oui, Grenoble et galerie Zürcher, Paris.
- 2013. "Pictures", galerie Zürcher, Paris.
- 2014. Centre d'art Vog, Fontaine.